

ethos" (p. 173). Of course, Barman generally means English when she says "British middle- and upper-class settlers ... were determined to preserve their separate identity, not just in their own, but in succeeding generations" (p. 17).

According to Barman, British Columbia's experience with boys' private schools was unique within Canada. Indeed, "systematic contact with independent schools elsewhere in Canada" only began in 1950 (p. 140). Some of her arguments are unassailable. She readily demonstrates that while private schools in eastern Canada employed Canadians, in British Columbia, British immigrant teachers predominated (p. 2). The ease with which British immigrants with some claim to an educational background could set up schools and find students adds credibility to the argument. And it is difficult to quarrel with her statistics showing that a higher percentage of boys in British Columbia attended private school than elsewhere in Canada. Nevertheless, her fleeting references to similar institutions elsewhere in Canada suggest that even though Canadians were in charge, the ethos of such schools was not dissimilar from that of their counterparts on the west coast. As well, she confirms national observations that men educated privately "maintained significant continuity in occupation" but did not exercise the same power in the political world (p. 166). Moreover, the funding of St. George's School and the re-organization of University School in the early 1930s indicate that many native Canadian business and professional men wished a British-style education for their sons. Had Barman considered the nature of the Canadian identity more fully, she might have been less certain of the uniqueness of British Columbia's experience. Significantly, Carl Berger's *The Sense of Power* (1970) is not included in her extensive bibliography.

Much more telling is the argument that many middle- and upper-class British Columbians who were not British immigrants "became extraordinarily Anglophile" and "largely accepted the concept of a class-based society" (p. 171). With an overabundance of statistical data (most fortunately tucked away in appendices) Barman demonstrates that the sons of business and professional men were more likely to attend private schools than the sons of fathers who were engaged in other occupations. She readily admits that, even without a private school education, these boys would have stood out because of their privileged family backgrounds and their opportunities for extensive education. Class was at least as important as ethnicity in determining what boys attended private schools.

While Barman's arguments are not always convincing, she raises interesting questions and often sensibly recognizes when her data are too limited or ambiguous to permit the drawing of firm conclusions. Her publisher has allowed her to include a nice selection of photographs as well as very detailed end notes and a comprehensive bibliography. Alas, the proofreading is not up to the usual standard of the University of British Columbia Press. Not only were there obvious typographical errors but both author and editors should know that even in British Columbia World War II began in 1939 and not 1940. On the whole, however, this is a praiseworthy and important book. Old boys will enjoy it; historians of British Columbia may be inspired to examine more closely the apparent "Britishness" and uniqueness of the province; and students of class and ethnicity have some new material for debate.

Patricia E. Roy
University of Victoria

* * *

GILLES CHAUSSÉ — *Jean-Jacques Lartigue, premier évêque de Montréal*, Montréal, Fides, 1980, 275 p.

Le premier évêque de Montréal, Jean-Jacques Lartigue, a eu une carrière sacerdotale féconde et un épiscopat mouvementé; plus instruit que la plupart de ses confrères, il a joué un rôle important dans l'évolution religieuse et culturelle du Bas-Canada et dans le changement de cap des relations

entre l'Église et l'État. Et pourtant, dans l'historiographie comme dans la mémoire populaire, son nom a été longtemps éclipsé par celui de son illustre successeur, Mgr Ignace Bourget.

Grâce à une série de recherches menées à l'Université de Montréal et à plusieurs études, de Léon Pouliot et François Beaudin entre autres, l'action et l'influence de Mgr Lartigue ont été réexaminées et son rôle a été enfin mis en lumière. En 1975, Gilles Chaussé venait, pour ainsi dire, couronner ces travaux en présentant une biographie de l'évêque comme thèse de doctorat; c'est ce texte, à peine remanié, qui a été publié en 1980.

Il s'agit d'une biographie très classique. Tout normalement, Chaussé considère l'élévation de Lartigue à l'épiscopat comme le point tournant de sa carrière et il divise son étude en deux parties : « Les années de formation (1777-1820) », « L'épiscopat (1821-1840) ».

Chacune des parties comprend trois chapitres. Le premier (« Les premières années, 1777-1797 ») rappelle les antécédents de Lartigue — ils sont importants puisqu'il est apparenté aux Cherier, Viger et Papineau — et décrit sa formation scolaire couronnée par quatre années de cléricature chez les avocats Louis-Charles Foucher et Joseph Bédard. En septembre 1797, Lartigue se présente à l'évêque de Québec, Mgr Pierre Denault, comme candidat à la prêtrise (« Une nouvelle orientation, 1797-1806 ») et, pendant ses études théologiques, il devient régent au Collège de Montréal, puis secrétaire de l'évêque qui demeure toujours à Longueuil; il continue le même travail après son ordination en septembre 1800. La mort de l'évêque en 1806 lui permet de réaliser un rêve ancien : s'agréger au Séminaire de Montréal et devenir sulpicien (« Saint-Sulpice, 1806-1820 »). Accepté d'emblée dans la communauté, Lartigue se consacre au ministère paroissial tout en exerçant les tâches de procureur et d'archiviste et en remplissant certaines missions spéciales (par exemple, à Pointe-Claire et Lachine en 1812); il accompagne ainsi le coadjuteur de Québec, Mgr Bernard-Claude Panet, dans plusieurs visites pastorales. En 1819, les autorités du Séminaire de Montréal le délèguent à Londres pour défendre les biens de Saint-Sulpice; il se joint à Mgr Joseph-Octave Plessis qui, lui, prolonge son voyage à Rome pour y obtenir la désignation de deux nouveaux évêques canadiens, Joseph-Norbert Provencher et Lartigue lui-même.

La nomination de Lartigue comme évêque à Montréal marque le début d'énormes difficultés que Chaussé décrit dans la seconde partie de son ouvrage. L'auxiliaire doit d'abord affronter ses confrères sulpiciens qui lui font la vie dure à tout propos jusqu'en 1835 (« Face à Saint-Sulpice »). Même s'il n'obtient qu'en 1836 la création d'un diocèse autonome à Montréal — et Dieu sait si, pour réussir, il doit secouer la peur et l'inertie des évêques de Québec! —, il se comporte en véritable pasteur et il se révèle un ardent défenseur des libertés de l'Église face au pouvoir civil (« Le Pasteur »). Enfin, sa conception de l'Église, son nationalisme et sa vision de l'avenir du Bas-Canada le mettent en conflit avec le parti patriote et le placent au coeur des insurrections de 1837-1838 (« Dans le feu de l'action politique »); ses prises de position fermes contre les patriotes soulèvent de nombreuses critiques et, malgré le travail d'apaisement de son coadjuteur Ignace Bourget, Lartigue se remet difficilement de cette crise et il meurt le 19 avril 1840 à la suite d'une longue maladie.

Chaussé retrace avec précision toute la carrière de Lartigue et on peut dire qu'il n'oublie aucun événement essentiel de l'existence de ce personnage important. De même, il fait un effort pour replacer son action dans le contexte religieux et politique plus global du Bas-Canada de l'époque. Enfin, le portrait psychologique qu'il trace de l'évêque est bien étayé et vraisemblable. Voilà autant d'éléments positifs qui incitent à lire cette biographie.

Mes réserves sont moins des critiques que des souhaits. Malgré un certain nombre de détails inédits, la question cruciale des biens de Saint-Sulpice n'est pas suffisamment éclairée et il aurait fallu creuser davantage cet immense problème qui a assombri longtemps les relations entre les sulpiciens et les évêques canadiens. Je dirais la même chose de l'ultramontanisme de Lartigue : il faudrait analyser davantage la pensée théologique de Lartigue — et surtout son ecclésiologie — pour en saisir l'originalité et son influence sur des évêques comme Bourget et Louis-François Laflèche. Enfin, la conclusion est surtout un résumé des chapitres précédents; je l'aurais aimée plus incisive et percutante pour donner justice à ce clerc pugnace dont son successeur disait : « Il y aurait un Mémoire à faire

au plutôt, pour montrer par des écrits et des faits que l'administration du diocèse de Montréal a toujours, dès le principe, été dirigée d'après les saines doctrines de l'Ultramontanisme, afin d'en extirper le Gallicanisme ».

Au total, donc, une biographie très valable qui ne devrait pas empêcher d'approfondir certaines questions moins développées par l'auteur.

Nive VOISINE
Université Laval

* * *

ARTHUR COCKERILL — *Sons of the Brave: The Story of Boy Soldiers*. London: Martin Secker & Warburg Ltd. (St. Edmundsbury Press), 1984. Pp. xi, 236.

War studies are enjoying a certain vogue today, and military history in general engages more attention amongst historians and non-historians than has been the case for many decades. The socio-political reasons for this swelling interest are manifold and complex. But in part it is recent developments in military historiography which are responsible. The new military studies are no longer focused upon the dry-as-dust tactical and organizational matters that dominated traditional military history. Instead they humanize the subject in a way exemplified by *Sons of the Brave*. Cockerill's book combines strengths and weaknesses in nearly equal amounts; however, it does introduce us to the hitherto invisible "boy soldier", who emerges alive and well as an engaging historical figure.

Cockerill provides us with the first historical account of the boy soldier, although social historians have now explored the child from a variety of other perspectives — at home, at play, and at work. But the child at work in a military role has remained invisible largely because until recently military history itself has continued to be considered the realm of the military specialist. Particularly during the last decade, however, numerous studies were published which explored the military past and military institutions from the perspective of social history. The focus of attention moved from the officer to the soldier and to his social origins and milieu — undoing the segregation of soldiers from civilians.

As the infusion of social history blurred the boundaries of military history, the latter became increasingly accessible to the non-military specialist — accessible, for example, to women's historians, labour historians, and also, we now find, to historians of the child. However, Cockerill is not an historian of the child, and his evident lack of familiarity with the literature in that field does weaken his book, particularly in that his aim is to write "this history from the boy soldier's viewpoint". Cockerill's own perspective is best seen in the light of his own history. He is a former boy soldier, educated at Britain's Duke of York's Royal Military School and then commissioned in the Corps of Royal Engineers where he served for thirteen years, resigning at the age of twenty-three.

Now residing in Ontario, Cockerill introduces us to yet another shadowy area of the Canadian past by revealing that boys in their teens and younger were a feature of the Canadian military establishment from its earliest origins right up to Paul Hellyer's restructuring of the Armed Forces in 1968. Masses of such youngsters fought in the Anglo-Boer War. And on the basis of his very extensive correspondence with and interviewing of numerous former boy soldiers, Cockerill has unearthed the fact that during World War I many Canadians saw active service overseas while still in their early teens. At the outbreak of World War II, however, measures were taken to ensure that the some 1,500 minors in the Canadian Army stayed home. And the revelation that the German troops included teenagers was met by vehement public disgust. By the mid-twentieth century, it was simply assumed that wars were to be fought by adult males.